



MAYRA
SANTOS-FEBRES
Sirena Selena

ℵ

UN HOMME, UNE FEMME,
UN ANGE TOMBÉ DU
CIEL OU LUCIFER
ADOLESCENT

« Une histoire tout en humour noir, celle d'un ravissement hors du commun, qui nous emporte irrésistiblement sur le fil lancinant d'un boléro langoureux. Magnifique et très réjouissant. » *Kirkus Reviews*

« Une interrogation sur la sexualité et le pouvoir mélangeant l'hyperbole lyrique et l'observation sociale dans un roman luxuriant et tragi-comique. » *The New York Times Book Review*

« Il a fallu attendre dix-sept ans pour accéder en français à un livre majeur de la littérature des Caraïbes, un ouvrage qui ravira à la fois les militant.e.s queer, les anticolonialistes, les féministes, les cœurs d'artichaut et les fans d'Almodovar. » François-Xavier Gomez, *Libération*

« Avec une mélancolie parfois teintée d'humour tendre, Mayra Santos-Febres dépeint le quotidien des travestis, contraints de vendre leur corps pour survivre. Abondant en personnages blessés, qui tous aspirent à une vie meilleure, son récit est une célébration des exclus caribéens, un chant obsédant » Ariane Singer, *Le Monde des Livres*

« Sirena Selena, adolescent à la voix enchanteresse, habillé en diva, fait danser l'écriture de ce roman portoricain. On le remercie, ainsi que les éditions Zulma, parce qu'il n'y en a pas beaucoup, des romans qui nous arrivent de l'île des Caraïbes. » Mazarine Pingeot, *L'Express*

« Le récit est aussi flamboyant que les divas qui le peuplent. » Nathalie Peyrebonne, *Le Canard enchaîné*

« Une fable baroque sur la confusion des genres – à plus d'un titre –, qui séduit grâce à ses images luxuriantes, à sa construction intelligemment éclatée et à la musicalité de la langue. » Baptiste Liger, *Lire*

« À la fois évocation du monde flamboyant, scintillant et impitoyable du monde des nuits gays caraïbes et de la misère sociale des Antilles, ce roman, le premier traduit de la romancière portoricaine Mayra Santos-Febres, agit tel un redoutable cocktail d'amères misères épicées d'érotisme glauque et capiteux. » François Angelier, *France culture*

« Taillé dans le bois des romans cultes, *Sirena Selena* est un hommage aux rêveuses et aux acharnées, à celle et à ceux qui ont l'audace d'être soi. » Elise Lépine, *Transfuge*



«Le rôle échu aux Caraïbes est la séduction» Entretien avec Mayra Santos-Febres et plongée dans le monde trans

Par **FRANÇOIS-XAVIER GOMEZ**

Il a fallu attendre dix-sept ans pour accéder en français à un livre majeur de la littérature des Caraïbes, un ouvrage qui ravira à la fois les militant-e-s queer, les anticolonialistes, les féministes, les cœurs d'artichaut et les fans d'Almodovar. Premier roman de la Portoricaine Mayra Santos-Febres, née en 1965, *Sirena Selena* est une fresque acide (et souvent drôle) du transmonde. Qui mêle le glamour et le cynisme, pose du fond de teint sur les hématomes, recouvre de paillettes le sang séché. Un jeu de miroirs, de vrais et de faux-semblants : le genre, la couleur, l'âge, le statut social... A 15 ans, Sirena Selena connaît de longue date le monde de la prostitution. Mais elle a aussi un physique sésaphique et la voix qui va avec. Martha la ramasse sur le trottoir et l'introduit dans son antre, le Danubio Azul, un cabaret où les travestis chantent des boléros et racolent le client : les métiers d'artiste et de prostituée ne font qu'un. A la fois Pygmalion et maquerelle, Martha va polir cette perle, la transfigurer en une femme envoûtante, qui provoquera la perte de ceux qui s'en approchent. «*Selena est une sirène qui par son chant fait naufrager les marins, décrit Mayra Santos-Febres, c'est un garçon-fille qui vient de la rue, elle n'est ni blanche ni noire, ni enfant ni adulte. Cette indétermination est sa seule façon de vivre dans le désir de l'autre.*»

Placard. L'écrivain était invitée en France le mois dernier par le Marathon des mots à Toulouse. «*Noire, femme biologique, mère de deux garçons*», c'est ainsi qu'elle se définit. Elle avait 25 ans quand elle a entamé la rédaction de *Sirena Selena*, dix de plus à sa parution. Et les détours qui l'ont amenée à s'intéresser aux bas-fonds de San Juan sont dignes eux aussi d'un roman. «*A 19 ans, confie-t-elle, j'avais un fiancé qui, peu après, est sorti du placard. J'étais éperdument amoureuse de lui, lui éperdument amoureux d'un médecin.*» Nous sommes dans les années 80, quand le sida fait des ravages. «*Je l'ai accompagné dans son parcours d'activiste auprès des travestis prostitués de San Juan. Nous leur parlions de prévention, disions de ne pas partager les seringues,*



Mayra Santos-Febres, le 27 juin, à Paris. PHOTO MANUEL BRAUN



puisque tous étaient toxicos.» Etudiante en linguistique, elle enregistre ses rencontres avec les personnages de la nuit. Elle en a fait bon usage : le langage vipérin des créatures, leur imagination, dans la tendresse comme dans la méchanceté, sont un des plaisirs que réserve la lecture du roman. «Beaucoup d'entre elles apparaissent dans le livre sous leur vrai nom d'artiste, comme Luisito Cristal. Mais il n'y avait pas que les travestis chanteuses, derrière elles j'ai découvert l'univers de celles qui récupéraient des vêtements dans les poubelles et les brodaient pour en faire des robes sublimes, celles qui donnaient une nouvelle vie aux vieilles perruques...»

Un autre personnage du roman, Doña Adelina, qui fait de sa grande maison un home d'accueil pour ados gays, a lui aussi existé. *«J'ai connu cette maison où vivaient des pensionnaires d'entre 12 et 20 ans. La plupart venaient de la campagne, où ils étaient battus comme plâtre pour leur apprendre à devenir des hommes.»*

Avant de rédiger *Sirena Selena*, Mayra a fait le tour de la littérature queer. Pour parvenir au constat qu'à cette époque, les années 90, il n'y a presque rien de publié en langue espagnole. *«Les Argentins Manuel Puig et Nestor Perlongher, l'Uruguayenne Cristina Peri-Rossi, les Cubains Reinaldo Arenas et Severo Sarduy, ça s'arrêtait là. J'ai laissé de côté les Anglo-Saxons et j'ai plongé dans Jean Genet, le maître absolu, puis Pasolini, Cavafy, Kawabata...»* L'homosexualité, uniquement tolérée la nuit, dans des enclaves dédiées au divertissement, se conjugue avec la question raciale. *«Vous, Européens, ne prêtez pas attention à ces nuances, poursuit la romancière, mais chez nous elles sont capitales. Nous vivons dans une pigmentocratie : plus on s'élève dans l'échelle sociale, plus on a la peau claire. Plus on descend, plus on est sombre. Les travestis de cabaret se maquillent pour s'éclaircir le teint, et pour se donner un nez plus effilé.»* La beauté, c'est la blancheur.

Les genres et les rôles mouvants sont pour Mayra Santos-Febres un autre trait caractéristique des îles des Antilles. *«J'ai grandi dans une famille presque exclusivement composée de femmes. Toutes avaient un métier : institutrice,*

comptable, avocate. Une situation courante à Porto Rico.» Où étaient les hommes alors? *«Partis travailler aux Etats-Unis. Ou en prison.»* Dans ce milieu féminin se mettent en place des mécanismes de solidarité très forts: *«Toutes mes études ont été payées par mes tantes. Elles étaient neuf.»*

Drapeaux. Autre lecture du livre : la métaphore de la situation que vit Porto Rico, ni nation indépendante, ni Etat à part entière des Etats-Unis. Comment le définir? *«C'est une colonie, tranche Mayra. Tous les matins, depuis cent quinze ans, nous nous réveillons avec deux drapeaux sous les yeux. Il y a quelques semaines, un référendum sur l'avenir de l'île s'est soldé par une forte majorité en faveur du rattachement aux Etats-Unis. Ils ont voté pour s'intégrer dans l'Amérique de Trump, vous le croyez? Mais ce scrutin n'a aucune valeur, l'abstention a été massive : 77%.»* Les indépendantistes ont souvent parlé d'île prostituée, et *Sirena Selena* est une projection de cette obligation de se conformer au désir de l'autre, quand votre survie en dépend. La romancière, qui enseigne la littérature à l'université de Rio Piedras, analyse : *«Nous, pays des Caraïbes, vivons de l'économie des visiteurs. Dans le monde développé, il y a des richesses, de l'emploi, mais aussi beaucoup de solitude. Il doit exister un endroit où on peut jouir de la vie et être soi-même. Nos contrées ensoleillées occupent cette fonction dans l'imaginaire de la planète. Dans la division internationale du travail, le rôle qui nous est échu est celui de la séduction.»*

Aujourd'hui, l'auteure jette un regard lucide sur l'engouement dont a bénéficié *Sirena Selena* à sa parution, en 2000. *«J'étais la seule écrivaine noire de langue espagnole. Je correspondais à un manque. J'ai rempli un quota.»* Cinq livres plus tard, l'argument ne tient plus. Mayra Santos-Febres a bâti une œuvre qu'on espère voir paraître en français dans les années qui viennent. ◆

MAYRA SANTOS-FEBRES SIRENA SELENA Traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo. *Zulma*, 329 pp., 20,50 €.



CULTURE

**LA
LIBRAIRIE
DE
L'EXPRESS**

SPÉCIAL
POCHES

LE CHOIX DE MAZARINE PINGEOT



Par-delà toutes les frontières

Il, elle ? Sirena ? Selena ? Sirena Selena, adolescent à la voix enchanteresse, habillé en diva, fait danser l'écriture de ce roman portoricain. On le remercie, ainsi que les éditions Zulma, parce qu'il n'y en a pas beaucoup, des romans qui nous arrivent de l'île des Caraïbes. Et pourtant, Mayra Santos-Febres, qui en a écrit une douzaine, est bien connue en son pays. Ce premier roman vient d'un autre temps. La mythologie que les drag-queens tissent, à brasser les histoires plus vite que les passes, est universelle. Elle a beau prendre des accents caribéens, elle va chercher dans les bas-fonds, dans les tréfonds de nos corps, à cet endroit que les sociétés laissent à la marge : la poésie en guise d'identité. Le récit et le chant, qui disent une mémoire effacée des manuels scolaires.

Avec Sirena, avec Léocadio, on voyage des dancings underground des travestis portoricains à une enfance misérable, où l'abandon est presque un acte d'amour, où les enfants, très vite, se prostituent, et adoptent de nouvelles familles, des gens cabossés, exubérants, des gens qui se racontent et cousent des paillettes sur des habits de lumière, pour briller dans une nuit qui a souvent raison d'eux. Mais Léocadio a une voix qui lui dessine une voie, les frontières sont parfois ténues de la misère à la grande vie, parce que, à la lisière de ces mondes, les fantasmes jouent leur partition et qu'ils n'ont que faire des limites et des identités. Accomplir son genre, mais accomplir sa vie, deux ambitions pour des êtres sortis du ruisseau, qui nous interpellent de leur gouaille. On entend leur chant, de loin, qui monte et submerge la mémoire des définitions.

SIRENA SELENA

PAR MAYRA SANTOS-FEBRES. TRAD. DE L'ESPAGNOL PAR FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO. ZULMA, 336 p., 20,50 €.



Le Marathon des mots



Mayra Santos-Febres. ZULMA

« **Tout un monde** ». Rencontre avec **Mayra Santos-Febres, David Toscana et Martín Solares**, Centre culturel Bellegarde, samedi 24 juin, 16 h 30.

Mayra Santos-Febres célèbre les Caraïbes queer

Pilier de la scène drag-queen de Porto Rico, Martha Divine trouve une perle en la personne de Sirena Selena : un jeune garçon à la voix d'or, prostitué, dont

les boléros, appris de sa grand-mère, enchantent quiconque les écoute. Pour échapper aux lois restrictives de son île en matière de travail des mineurs, elle emmène son protégé se produire dans les hôtels de République dominicaine. Là, le garçon se lancera dans un jeu de séduction avec un riche homme d'affaires, à l'étroit dans sa vie conjugale. Avec une mélancolie parfois teintée d'humour tendre, Mayra Santos-Febres dépeint le quotidien des travestis, contraints de vendre leur corps pour survivre. Abondant en personnages blessés (drogués, orphelins, enfants abandonnés, transgenres...), qui tous aspirent à une vie meilleure, son récit est une célébration des exclus caribéens, un chant obsédant. ■ **AR.S.**

► **Sirena Selena** (*Sirena Selena vestida de pena*), de Mayra Santos-Febres, traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo, Zulma, 330 p., 20,50 €.



Sirena Selena

de Mayra Santos-Febres
 (Zulma)

« **DU REGARD**, Martha chercha d'où venait cette voix. Elle trouva. C'était de la gorge d'un adolescent, drogué au-delà de l'inconscience, qui chantait en cherchant des canettes. » Ce gamin, c'est Sirena Selena, qui peu à peu va « se transformer en celle qu'il était vraiment », une diva, de celles vêtues de « robes de strass enveloppées de lumières ».

La romancière portoricaine, dans ce roman publié en 2000, enfin traduit en français, met en scène l'univers des travestis entre Porto Rico et Saint-Domingue. D'une île à l'autre, d'un genre à l'autre, ses protagonistes – réunies pour cer-

taines par « la brigade de drag-queens pour la défense du glamour » – cherchent leur place et leur identité : « Pour nous, l'essentiel a toujours été de nier la réalité grossière qui nous entourait. » Se déguiser pour se trouver, car « ainsi va la vie dans ce bouillon d'îles où mijotent la faim et l'envie de vivre en accord avec une autre réalité ».

Le beau titre espagnol, « Sirena Selena vêtue de peine », a été raccourci ; qu'importe, le récit est aussi flamboyant que les divas qui le peuplent. **N. P.**

● Traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo, 336 p., 20,50 €



CE QUE LA LITTÉRATURE DOIT AUX FEMMES

Les 10 auteures

À DÉCOUVRIR CET ÉTÉ



Hannah TINTI

44 ans, Etats-Unis

Son héros est un homme qui ne sort jamais sans une arme à feu et qui en possède d'ailleurs une sacrée quantité. Privé du lobe de l'oreille gauche, Samuel Hawley a également le corps lardé de cicatrices. Les souvenirs de tous les mauvais coups auxquels il a participé durant sa folle jeunesse. Celui des douze balles qui sont entrées tour à tour dans sa peau sans pourtant jamais l'envoyer au ciel. Guère sociable, monsieur a fait bon nombre de petits boulots avant de devenir pêcheur de coquillages. Il élève seul sa

Pas grave, ils ont l'habitude. Comme Samuel, Loo n'est pas du genre à se laisser faire. Plutôt à rendre les coups qu'on lui donne avec la plus grande fermeté... Hannah Tinti opère des allers et retours dans le temps. D'un chapitre à l'autre, la romancière balade habilement le lecteur entre le présent et l'époque où Samuel Hawley avait une vingtaine d'années. Lorsqu'il n'avait pas peur de jouer dangereusement avec le feu et la mort...

L'écrivaine rend immédiatement incarnés ses deux héros qu'on ne quitte pas d'une semelle. Un Samuel taiseux et aimant qui emmène sa fille à la fête foraine et qui veille à ce qu'elle ne manque jamais de rien. Une Loo qui a appris à se forger une carapace et à avancer sans une mère à ses côtés pour l'aider à se construire. Emouvant et haletant à la fois, *Les Douze Balles dans la peau de Samuel Hawley* est un western moderne qui vaut autant par son histoire que par la manière dont Hannah Tinti la raconte. Tambour battant, avec un talent éclatant. En prenant le soin de parfaitement doser l'action et l'émotion. Chapeau bas!

Alexandre Fillon



★★★★
Les Douze Balles dans la peau de Samuel Hawley (The Twelve Lives of Samuel Hawley) par Hannah Tinti, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Mona de Pracontal, 448 p., Gallimard, 23 €

H. TINTI

Hannah Tinti aime relever des défis. La Bostonienne établie à New York a d'abord fait parler d'elle avec un épatant recueil de nouvelles, *Bête à croquer* (Gallimard, 2005), un intrigant volume dont chaque histoire faisait intervenir un animal. Tout aussi réussi était son premier roman, *Le Bon Larron* (Gallimard, 2009), où elle s'amusait à remonter au temps de la conquête de l'Ouest, pour y faire évoluer une galerie de personnages qu'on aurait dits tout droit sortis de chez Dickens! Et voilà aujourd'hui que pour *Les Douze Balles dans la peau de Samuel Hawley*, la dame s'est mis en tête de revisiter à sa manière les douze travaux d'Hercule!

filie, Loo, depuis que sa femme, Lily, est morte noyée accidentellement dans un étang. Loo, son père lui a appris à tirer à l'âge de 12 ans. La gamine née sous le signe du Scorpion n'a jamais cessé d'être trébuchée d'un endroit à un autre, de voir son géniteur charger leurs maigres affaires dans sa camionnette et décamper du jour au lendemain sans demander son reste. Pour l'heure, père et fille viennent de s'installer dans une vieille maison au bord de l'eau. A Olympus, dans le Massachusetts, d'où était originaire Lily. Là où habite toujours la grand-mère de Loo, Mabel Ridge, qui n'a pas l'air ravie de les voir débarquer dans les parages. Les autres habitants du coin les regardent de travers.



Julia LEIGH

47 ans, Australie

Ecrivaine, scénariste et réalisatrice, Julia Leigh s'est illustrée avec deux courts romans aussi puissants que marquants, *Le Chasseur* (Actes Sud, 2000) et *Ailleurs* (Christian Bourgois, 2008). L'Australienne signe cette fois un récit poignant, *Avalanche*, qui a pour sous-titre *Une histoire d'amour*.

Julia Leigh y détaille les différentes étapes d'un long et pénible parcours du combattant entamé à l'âge de 38 ans, lorsqu'elle commence à chercher activement à avoir un enfant avec Paul. Tous deux se sont rencontrés quand ils étaient étudiants. Ils se sont aimés, perdus de vue et retrouvés plus tard. Avant de se marier puis de divorcer. Au départ, Paul est à ses côtés quand elle se lance dans la procréation médicalement assistée et commence le dur protocole de la fécondation in vitro. Ensuite, après leur séparation, elle doit affronter seule les vagues et les coups. L'attente et la déception. Les échographies et les prises de sang. Le regard des autres et les questions existentielles.

Avalanche vaut par sa grande sobriété et son absence de pathos, par le regard et l'écriture de Julia Leigh dont l'abnégation frappe page après page le lecteur. C'est peu dire que son texte lumineux touche au cœur.

A.F.



★★★
Avalanche : Une histoire d'amour par Julia Leigh, traduit de l'anglais (Australie) par Laurence Kiefé, 144 p., Christian Bourgois, 12 €

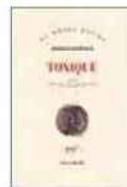


Samanta SCHWEBLIN

39 ans, Argentine

Les phrases de Samanta Schweblin, auteure montante de Buenos Aires, irradient et instaurent un climat fiévreux dès leurs premiers mots. Construit comme un dialogue, *Toxique* est envahi d'une chaleur peu rassurante qui se répand comme un mal insidieux, « comme des vers, partout ». Cette image effrayante nous conduit tout au long de ce bref récit dont les contours demeurent volontairement flous, entre rêves, hallucinations et souvenirs lancinants, à moins que ce ne soit la réalité. Amanda, jeune mère, agonise à l'hôpital à cause d'une intoxication et parle avec David, un enfant agenouillé à côté de son lit. Il souffre de la même maladie, contractée dans la campagne argentine, qui l'a transformé en « monstre ». Quelques jours auparavant, avant de tomber malade, Amanda avait croisé la mère de l'enfant, Carla, qui lui avait raconté son histoire. Un malaise profond s'installe, et la narration alterne entre la conscience confuse d'Amanda et les commentaires de David qui la poussent à s'interroger sur la source de leur mystérieuse intoxication. C'est ainsi que le paysage argentin se mêle à l'intrigue, avec ses champs de soja à perte de vue aux semences bizarrement trafiquées. Rapide et déroutant, ce premier roman, en lice pour le prix international Man Booker, s'avale d'une traite, puis reste un moment en travers de la gorge.

Lenka Hudakova



★★★
Toxique (Distancia de rescate) par Samanta Schweblin, traduit de l'espagnol (Argentine) par Aurore Touya, 128 p., Gallimard, 14 €

Lucie DESAUBLIAUX

28 ans, France

C'est Gustave Flaubert qui l'a dit, dans sa *Correspondance* : « Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien. » Pour ses débuts littéraires, Lucie Desaubliaux a relevé le défi en proposant un (premier) roman sur pas grand-chose. Il ne se passe ainsi rien d'extraordinaire dans *La nuit sera belle*. Ils sont trois, Arek, Ivan et Todd C. Douglas, réunis dans un appartement. Pour eux, demain, c'est le grand jour : celui de cette expédition, imaginée depuis bien longtemps. La destination ? Rien de déterminé. Peut-être les « hautes chaînes de montagnes d'Amérique du Sud ». Ou les Galápagos, mais il faut se méfier des dragons. Enfin, sûrement ailleurs... En attendant non pas Godot mais l'heure du départ, les trois potes dissertent. Parmi tant d'autres songes, Todd C. Douglas conseille notamment à ses comparses de ne pas « se laisser engouffrer » par les souvenirs [car] ils sont comme les personnes âgées. Ils racontent ce qui les arrange ». Aussi, entre deux aphorismes, nos voyageurs du sur-place boivent. Du thé et du café, mais aussi de la bière, du vin et du whisky... Et si c'était ça, l'aventure ? Conjuguant habilement art romanesque et techniques théâtrales (en cinq actes et un épilogue), *La nuit sera belle* séduit par son écriture au scalpel et ses dialogues imparables qui illuminent cette fable existentielle dont les héros, glandeurs dans l'âme, s'avèrent plus « productifs » qu'il n'y paraît.



★★★ *La nuit sera belle* par Lucie Desaubliaux, 192 p., Actes Sud, 18,50 €

Baptiste Liger



Melanie BENJAMIN

55 ans, Etats-Unis

Babe Paley a cette façon inoubliable de repousser son manteau en découvrant une épaule puis l'autre. Avec ses amies – Slim, Pamela, Gloria et Marella, celles qu'on appelle les « cygnes » –, elle se promène, la démarche surnaturelle et la silhouette majestueuse, dans le dernier tailleur Givenchy ou Balenciaga. Son élégance, sa beauté ressemblent à une œuvre d'art, mais sont également l'objet d'un travail quotidien pour tutoyer la perfection. Car Babe vient de loin. Elle n'est pas née avec une cuillère en argent dans la

bouche et elle avance masquée dans la haute société new-yorkaise qui la célèbre comme une icône. Truman Capote, légendaire écrivain, excentrique et mystérieux, entre dans la vie de Babe tel un miracle, déchirant son ennui, ses journées aussi répétitives que parfaites. Pour ces deux êtres d'exception, c'est l'amitié immédiate et la fin de la solitude.

Babe trouve chez cet homme bizarre un double impossible et l'extravagance intellectuelle qui lui manquait. Truman pénètre grâce à elle dans une haute société fascinante et inaccessible. Mais *Les Cygnes de la Cinquième Avenue* est également une tragédie, mêlant réalité et fiction avec un talent qui ne cherche jamais l'esbroufe. L'auteure, Melanie Benjamin, ne se contente pas de dresser le portrait de deux personnalités vulnérables, elle unit la fragilité intime et la folie mondaine, la névrose et la création, dans un livre qui pétille comme du champagne, avant l'acidité de la trahison.

Christine Ferniot



★★★
Les Cygnes de la Cinquième Avenue (The Swans of Fifth Avenue) par Melanie Benjamin, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christel Gaillard-Paris, 432 p., Albin Michel, 22 €



Robin MACARTHUR

39 ans, Etats-Unis

Les filles rêvent de partir le plus loin possible, mais on les retrouvera, des années plus tard, dans le même mobile home ou la même cabane de pêcheur posée sur des parpaings et truffée d'isolant. Leurs mères soignent une dépression chronique dans l'alcool et leur tour de taille s'en ressent. Pour les hommes, c'est un peu la même chanson. Certains sont revenus de la guerre dans un sale état, d'autres pratiquent encore leur métier de bûcheron, attachés à l'odeur de la résine, au froid qui gèle les doigts. A tous, il manque une femme pour supporter la sauvagerie de la nature et redémarrer chaque matin leur vieux camion.

Robin MacArthur nous plonge dans sa région du Vermont à travers des nouvelles aiguisées comme ses personnages, des solitaires au caractère bien trempé. Leur vie n'est pas riante, mais ils ne sont pas prêts à quitter ces coins rocheux, préférant leur caravane humide à l'inconnu. Pas de longues descriptions de paysages, pas de plongée psychologique chichiteuse dans ces textes courts à l'écriture serrée. Pourtant, ses héros, victimes ou rebelles, se dressent bien vivants devant le lecteur. On s'installe avec eux sur le ponton pour contempler le coucher d'un soleil mandarine, on ouvre une bière avant que la lune apparaisse derrière les pins du Canada. Il est temps de rejoindre Maggie, Rich ou Nelson au bar de Sara et de mettre un vieil Otis Redding dans le juke-box. C'est bon pour la nostalgie. C.F.



★★★
Le Cœur sauvage (Half Wild) par Robin MacArthur, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par France Camus-Pichon, 220 p., Albin Michel, 19 €

Sophie PUJAS

38 ans, France

C'est la carrière d'une femme « avide, vivante », qui « chute d'avoir trop ri » : Clara Bow (1905-1965), icône du cinéma hollywoodien des années vingt, modèle des « garçonnnes » durant les Années folles, collectionneuse de fiancés et d'amants – parmi lesquels le réalisateur Victor Fleming, l'acteur Gary Cooper ou le crooner Harry Richman. Dans son troisième livre, la journaliste Sophie Pujas retrace la trajectoire, aussi heurtée que fulgurante, de cette star du cinéma muet qui déclina à l'heure du parlant. Elle le fait en trois parties, révélatrices de la vie et de l'œuvre de « sa » star. Mais *Le Sourire de Gary Cooper* dépasse le simple hommage, car la romancière tisse des liens poétiques entre elle et son sujet : « Sans y songer, Clara s'est battue pour que ma vie soit douce, je veux dire, pour que les femmes choisissent leur place dans le monde. [...] Pour que mes histoires d'amour soient possibles, il a fallu Clara et ses sœurs. Il a fallu son insouciance et son courage. Oui, j'ai une dette. » Jonglant brillamment entre distance et empathie, Sophie Pujas s'amuse de l'art du roman comme des ficelles du *storytelling* : « Je licencie le destin et ses sales tours de passe-passe. [...] Ce qui a existé est gagné pour toujours. » Une liberté qui fait, aussi, la littérature. Hubert Artus



★★★
Le Sourire de Gary Cooper par Sophie Pujas, 112 p., Gallimard/L'Arpenteur, 11,50 €

T. GEBONS - D. FERNIOT - C. HELE/GALLIMARD



Elena LAPPIN

63 ans, Israël et Royaume-Uni



Lorsqu'un soir de février 2002, le téléphone retentit chez elle. A l'autre bout du combiné, un inconnu a une grande nouvelle à lui annoncer, en russe : « Schneider, c'était le nom de votre vrai père. C'est avec cet autre homme qu'était votre mère avant votre père. » Celui qui n'est autre que son oncle par alliance lui apprend dans la foulée que son grand-père était espion et que son géniteur réside aujourd'hui à New York. Il n'en faut pas plus pour qu'Elena Lappin décide d'en savoir davantage sur cet

individu « de petite stature, agile, aux cheveux bruns (maintenant argentés) ». Cette odyssée des origines amènera cette native de Moscou à découvrir sa véritable histoire familiale, l'amenant à aller de la Russie à Ottawa en passant par Hambourg ou les kibboutz d'Israël. « La vie écrit des scénarios que les

romanciers essaient souvent d'imiter », et on comprend pourquoi : le récit *Dans quelle langue est-ce que je rêve?* s'avère plus palpitant et riche que bien des fictions. A travers son parcours personnel – et la réflexion psychanalytique qui en découle –, Elena Lappin décortique intelligemment l'évolution des rapports Est-Ouest et relate, à travers de brefs chapitres bien ciselés et agrémentés de photos, l'histoire de tant d'exilés nous rappelant que le monde est, par essence, cosmopolite. **Baptiste Liger**



★★★ Dans quelle langue est-ce que je rêve? (*What Language Do I Dream In?*) par Elena Lappin, traduit de l'anglais par Matthieu Dumont, 384 p., Editions de l'Olivier, 23 €

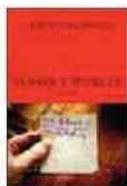
Clémentine MÉLOIS

36 ans, France



Avez-vous déjà, en patientant à la caisse du supermarché, scanné d'un œil curieux les étiquettes que votre voisin disposait sur le tapis roulant? Et peut-être, à mesure que les objets défilaient, imaginé à quoi pouvait bien ressembler la vie de cet inconnu? Le contenu de nos paniers en dit beaucoup sur qui nous sommes : catégorie sociale, goûts et mode de vie, rapport à l'argent, au temps... Fascinée par le potentiel fictionnel des listes de courses, Clémentine Mélois, artiste plasticienne et collectionneuse aguerrie, conserve depuis des années celles qu'elle trouve dans la rue. Dans ce livre original et malicieux, elle en a rassemblé une centaine, griffonnées par des anonymes sur un coin d'enveloppe, un post-it, au dos d'un bout de facture déchirée... Pour accompagner chacune, un court monologue nous plonge dans la tête de celui ou celle qui l'a rédigée.

Drôles et intrigants, excessivement sérieux ou complètement loufoques, ces diptyques de microfictions tissent un étonnant kaléidoscope, chambre à échos où résonnent ensemble une multitude de voix intérieures. Des « pastilles pour dentier » à la « tapette à mouche » en passant par la « grappe de raisin pas trop grosse », le « manger chat », les « trips à la mode de Caen », ou la « lotion anti chute cheveux », leurs commissions sont le charmant alphabet d'une poésie du quotidien. **Estelle Lenartowicz**



★★ Sinon j'oublie par Clémentine Mélois, 240 p., Grasset, 16 €

J. BAUER - J.F. PASA - EDITIONS ZULMA

Mayra SANTOS-FEBRES

51 ans, Porto Rico



Les aceros aux télé-crochets ne le savent que trop : les voix des chanteurs ou des chanteuses sont parfois aussi envoûtantes que trompeuses. Ainsi, lorsqu'elle chante ses boléros qu'elle maîtrise à merveille, Sirena Selena éblouit toutes celles et tous ceux qui sont à ses côtés. Mais avant de devenir cette créature si admirée, celle-ci avait une autre identité, un autre nom : Leocadio. Gamin des quartiers pauvres de Porto Rico, il a été élevé – sa mère étant « partie sans laisser d'adresse » – par sa grand-mère. A la mort de cette dernière, il a « préféré faire de la rue son foyer » aux côtés des prostitué(e)s. Il y aura les passes, bien sûr, mais aussi une bonne fée (ou sorcière) : l'excentrique Miss Martha Divine va être séduite par l'étrangeté androgyne de ce garçon et le pousser à devenir, grâce à sa voix enchanteresse, une diva des hôtels de luxe. L'occasion pour Leocadio/Sirena de découvrir peut-être la passion, en la personne d'un certain Hugo Graubel qui lui déclare : « Je t'aimerai [...] comme je n'ai jamais aimé aucune femme. »

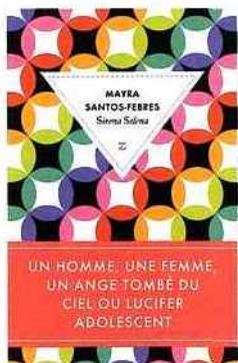
Premier roman traduit en France de la Portoricaine Mayra Santos-Febres, *Sirena Selena* est une fable baroque sur la confusion des genres – à plus d'un titre –, qui séduit grâce à ses images luxuriantes, à sa construction intelligemment éclatée et à la musicalité de la langue, correspondant parfaitement aux desseins de ses personnages. Même si on regrette de ne pas entendre le chant de cette Sirena... **B.L.**



★★ Sirena Selena (*Sirena Selena vestida de pena*) par Mayra Santos-Febres, traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo, 336 p., Zulma, 20,50 €



SIRENA SELENA



Sirena Selena
Mayra Santos-Febres
Zulma 2017. 336 p., 20,50 eur.

ROMAN

Récit des transformations, des passages, *Sirena Selena* est une explosion permanente entretenue par l'omniprésence de la violence, avec la salvation pour horizon et des éclairs de joie qui perforent, parfois, la trame dramatique du roman. Mis en tension permanente par la langue magnifique

de l'écrivaine et poétesse portoricaine Mayra Santos-Febres, les personnages sont intenses, brossés à la fois dans toute leur puissance et dans toute leur détresse. En particulier Sirena Selena elle/lui-même, affolant-e drag-queen à la voix de cristal ayant survécu dans le milieu de la prostitution, incarnation de l'enfance bousillée, de l'adolescence sauvage, de la révolte magnifique, du strass et des haillons. Un texte inoubliable. [S.P.]

Drague queen

6 avril > ROMAN Porto Rico

« *Suave Selena, raconte-toi sous un spotlight. Tu es celle que tu es, Sirena Selena... et tu sors de la lune de papier, dans ta robe de chagrin, devant un cortège d'adorateurs.* » Dès les premières pages, des notes mélodieuses sourdent sous la plume de **Mayra Santos-Febres**. Cette poétesse, romancière, nouvelliste, professeure de littérature à l'université de Porto Rico, est traduite pour la première fois en France. Une découverte aussi surprenante que son héroïne, sorte de Dalida sud-américaine. Sirena Selena est célèbre pour sa voix d'une incroyable pureté. A la fois colorée



DANIEL MORDZINSKI/SOÉ

Mayra Santos-Febres

et désespérée, elle fait vibrer les boléros que lui chantait sa grand-mère. Comme s'ils pouvaient apaiser « *la douleur enfouie* » d'une enfance écorchée par l'abandon

maternel. Sirena aspire à devenir « *une femme distinguée* », mais elle est née dans un corps d'homme. La chirurgie a un prix, alors jusqu'où est-elle prête à aller pour contrer « *la main du Seigneur* » ? Comment le petit Leocadio s'est-il transformé en diva des quartiers gays ? Tel un personnage d'Almodovar, Sirena a connu la gloire, la coke et les trottoirs. La violence, l'extrême pauvreté et la prostitution ne l'empêchent pas d'avoir des rêves et des paillettes plein les yeux. D'autant qu'elle a la chance d'être protégée par de bonnes fées. A savoir plusieurs figures maternantes, tendrement extravagantes, et un homme aimant. Ici, on ne bascule jamais dans le sordide. Les peaux sont « *cannelle* » et les yeux « *couleur miel* », mais les coups du sort obligent les protagonistes à survivre avec le sourire. « *Il y a bien des façons d'être un homme, d'être une femme, à chaque personne de décider.* »

K. E.

MAYRA SANTOS-FEBRES
Sirena Selena

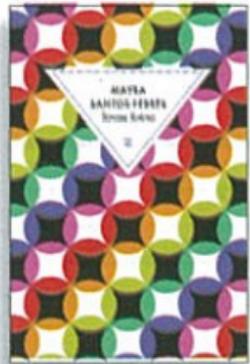
ZULMA

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (PORTO RICO)
PAR FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 20,50 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-84304-789-3



9 782843 047893

Li-
vres→ *Sirena Selena*

Et Mayra Santos-Febres... créa Sirena Selena ou Sirenita, la sublime diva des quartiers gays de Porto Rico. Sirena Selena ensorcelle grâce à sa beauté sauvage androgyne et sa voix divine... Oui, Selena chante les *boleros* comme personne d'autre. Elle est arrivée à Porto Rico accompagnée de Miss Martha, propriétaire du Danubio Azul, qui compte faire de sa protégée une star reconnue dans toutes les Caraïbes. Le chemin de Selena croise un riche entrepreneur qui tombera follement amoureux d'elle et fera tout pour la conquérir. À partir de ce récit principal, l'écrivaine portoricaine nous dévoile progressivement un passé volontiers sordide qui a profondément marqué la jeune adolescente : prostitution, drogue, pauvreté, errance... Avec *Sirena Selena*, Mayra Santos-Febres signe un roman à la fois ensoleillé et déchirant qui met l'accent sur la situation des travestis et des gays dans les Caraïbes.

[MAYRA SANTOS-FEBRES]

Sirena Selena (Zulma)
traduit de l'espagnol (Porto Rico)
par François-Michel Durazzo
> 336 pages · 20,50 €

COIN CULTURE

Reines de la nuit

Sirena Selena est une diva drag-queen de Porto Rico qui rêve d'enflammer les nuits de Saint-Domingue. Un roman bientôt culte. **PAR ÉLISE LÉPINE**

Martha Divine et Sirena Selena prennent l'avion pour Saint-Domingue. Si ça passe, Martha Divine fera de sa pouliche à la voix d'or la nouvelle sensation des boîtes de nuits insulaires. Si ça casse, elles se feront arrêter par la police. Martha et Sirena sont deux individus de sexe masculin, deux figures importantes de la communauté transformiste de Porto-Rico. Martha possède le Danubio Azul, boîte de nuit des quartiers gays. Sirena tient la discothèque entière sous l'emprise de ses chansons romantiques, de son allure glamour et de ses yeux de braise, déclenchant chez ceux qui la regardent et l'écoutent une émotion bien au-delà du sexe : « Beaucoup auraient donné n'importe quoi pour voir son corps nu, sans savoir s'il était un homme, une femme, un ange tombé du Ciel ou Lucifer adolescent. » Martha espère tirer du succès de Sirena, de quoi payer son ultime opération, celle qui la fera basculer pour de bon dans le camp des femmes. Sirena est déterminée à conquérir le monde, car elle possède, dit-elle, « un peu de talent et le sens des affaires dans le sang. » Arrivées sans encombre à Saint-Domingue, les deux femmes sont séparées par l'intervention d'Hugo Graubel, homme d'affaires local, richissime, tombé sous le charme de Sirena. A sa connaissance, Graubel n'est pas homosexuel. Face à Sirena, le voilà pourtant prêt à l'aimer « comme il a toujours voulu aimer une femme. » Est-ce un cadeau ou une malédiction ? Taillé dans le bois des romans cultes, *Sirena Selena* est un hommage aux rêveuses et aux acharnées, à celles et à ceux qui ont l'audace d'être soi.

SIRENA SELENA

Mayra Santos-Febres,
traduit de l'espagnol (Porto-Rico)
par François-Michel Durazzo,
Zulma, 352 p., 20 €

